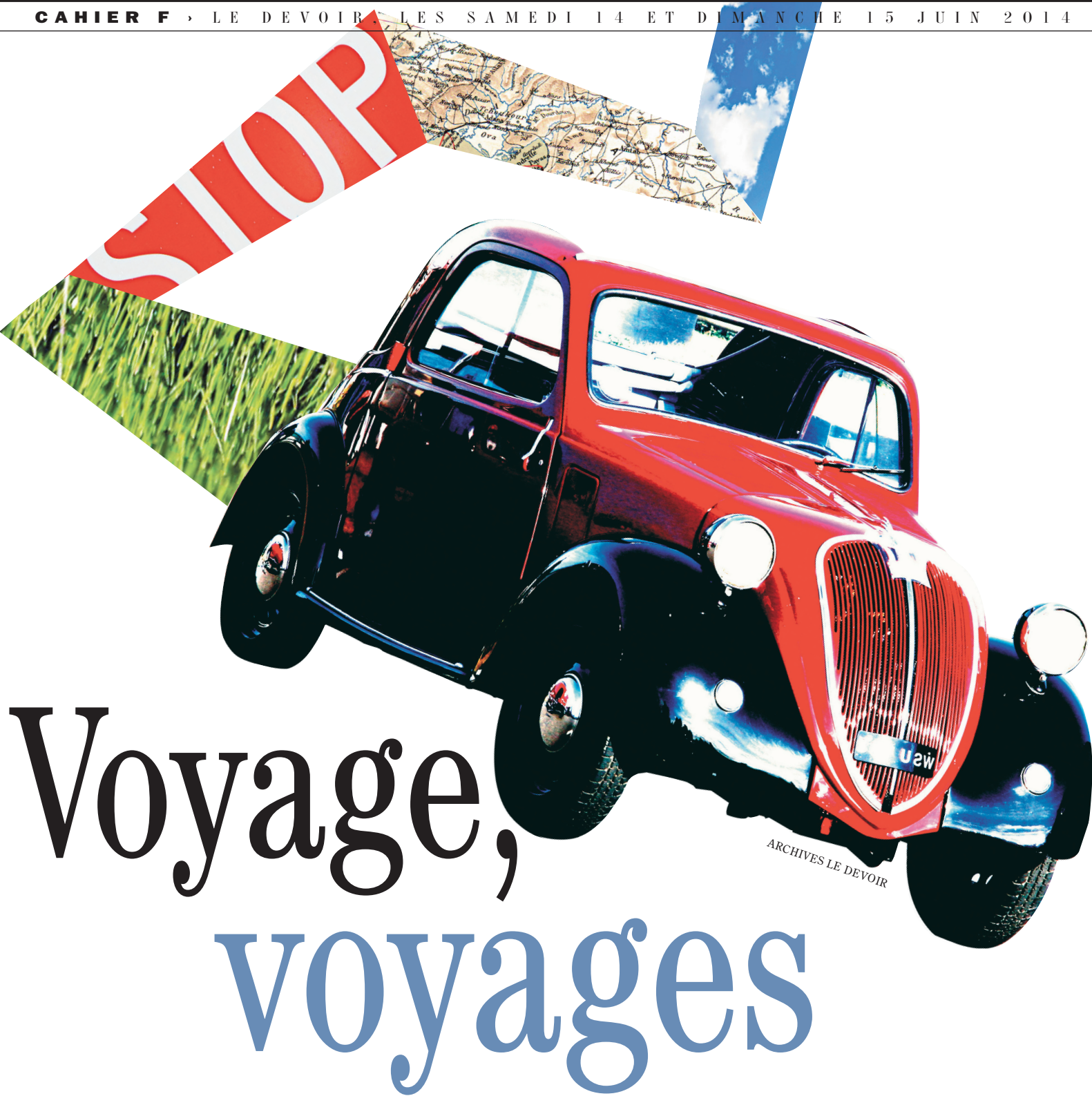


# LECTURES D'ÉTÉ

CAHIER F • LE DEVOIR LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 JUIN 2014



## Voyage, voyages

CHRISTIAN DESMEULES

**L**a littérature est en quelque sorte une métaphore du voyage, tout comme le voyage est lui-même un clin d'œil à l'existence humaine. Stendhal ne décrit-il pas le roman — c'est dans *Le Rouge et le Noir* — comme « un miroir qui se promène sur une grande route » ?

Ainsi, les écrivains ne se sont jamais trop privés de voyager, de témoigner du réel et de nous faire voyager à travers leurs livres. Trois formes de voyage sont en général à leur portée : à travers la fiction, au moyen du récit de voyage traditionnel ou alors dans une sorte d'entre-deux plus ou moins confortable et qu'il n'est pas donné à tous de maîtriser.

### Crime et sentiment

*Moscou Babylone* d'Owen Matthews nous trempe dans le Moscou du milieu des années 1990. Sorte de Far West où se font et se défont les fortunes en un battement de cils, où abondent les règlements de comptes, l'insécurité. Où tout semble possible. Une époque à laquelle, aujourd'hui, beaucoup de Moscovites ne pensent pas sans trembler.

Jeune Britannique à moitié russe par sa mère, fraîchement diplômé d'Oxford et à la recherche d'un emploi, Roman Lambert décide sans trop réfléchir d'accepter l'offre d'une boîte de relations publiques russe et de s'envoler pour Moscou. « Je pensais trouver en Russie un monde libre et vrai. » Il n'y a trouvé que désespoir, rage et rancœur.

Il y a aussi trouvé l'amour. Vite séduit par le délabrement de la ville, excité par sa laideur et son chaos, Roman s'y livre à tous les excès : vont en témoigner sa passion pour une belle jeune femme issue de la province russe, Sonia, sa plongée dans l'enfer des méthamphétamines, ses relations louches, les lourdes conséquences de ses actes. Le prix en valait-il la peine ? Le roman d'Owen Matthews prend la forme d'une longue confession : « En Russie, j'ai aimé et j'ai tué. Et j'ai découvert que, des deux, c'est l'amour qui est le plus terrible. »

*Moscou Babylone* est un voyage de l'autre côté du miroir. Une plongée dostoïevskienne (mais pas trop non plus) dans les méandres de l'âme. S'il est un peu prévisible dans son déroulement, le roman est une intéressante confrontation entre la Russie et un Occident qui s'estime — à tort malgré les apparences — victorieux.

L'auteur, après *Les enfants de Staline*, son premier roman (Belfond, 2009), pose ici un regard de témoin de premier plan sur la Russie de ces années mouvementées. Longtemps journaliste pour le *Moscow Times*, puis correspondant de *Newsweek* en Russie jusqu'à l'abandon de la version papier du magazine américain en décembre 2012, il vit aujourd'hui à Istanbul.

### L'usage du monde

« Un voyage se passe de mots. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage,

mais bientôt, c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. » En 1953, deux gamins décident de s'embarquer depuis la Suisse dans une minuscule Fiat 500 Topolino — 610 kilogrammes, mouillée — en direction de l'Orient et de ses merveilles.

Jusqu'en décembre 1954, de Belgrade jusqu'à la Turquie, de l'Iran au Pakistan et à l'Afghanistan (alors que Bouvier et son compagnon se séparent à Kaboul), *L'usage du monde* relate cette aventure exceptionnelle au fil de descriptions à la fois vaporeuses et organiques, et de rencontres inédites. Mais c'est aussi, puisque tout voyage se nourrit de l'immobilité, le livre du mouvement et de l'attente.

D'abord refusé par Arthaud et par Gallimard, le livre sera publié pour la première fois chez Droz, à Genève, en 1963.

Au sein de la littérature de voyage du XX<sup>e</sup> siècle, *L'usage du monde*, même s'il a mis du temps à s'imposer, occupe désormais une place à part. Il faut lire ensuite *Le poison-scorpion* (Folio, 1996), peut-être le chef-d'œuvre de Bouvier, pour savoir comment ce voyage s'est réellement terminé, dans quelle partie marécageuse de l'âme — et du Sri Lanka — Bouvier a échoué.

Pour souligner les 50 ans de la première publication, Borel et La Découverte proposent une nouvelle édition,

magnifique et cartonnée, de ce livre-culte.

### Voyager à la façon de Vila-Matas

Les romans d'Enrique Vila-Matas sont toujours une expérience. Cet Espagnol né en

1948, fidèle à son habitude (*Le mal de Montano*, *Barleby et compagnie*, Bourgois, 2003 et 2002, etc.), brouille encore une fois les cartes sans tarder et nous entraîne dans cet espace flou — et apparemment infini — qui sépare la réalité et la fiction. Un espace dans lequel, plus qu'aucun

autre écrivain vivant peut-être, il se sent particulièrement à l'aise.

D'emblée, le narrateur d'*Impressions de Kassel* est convié à un dîner où lui sera révélée (tenez-vous bien) « la solution du mystère de l'univers ». L'invitation lui est transmise de la part d'un couple de riches mécènes, les McGuffin, par l'entremise d'un intermédiaire tout aussi mystérieux. Un *mcguffin*, notons-le, est aussi (et peut-être surtout) un concept forgé par Alfred Hitchcock pour désigner un élément narratif sans importance réelle dans un récit — une sorte de fausse piste. Et les fausses pistes pululentes, c'est le moins qu'on puisse dire, dans les livres du Catalan narquois.

On l'invite à participer, comme écrivain en résidence, à la Documenta, une exposition d'art moderne et contemporain qui se tient tous les cinq ans à Kassel,

VOIR PAGE F 2 : VOYAGE



Louis Hamelin et la métaphysique du cannibalisme

Page F 5



Voyage au pays des langues et des grammaires

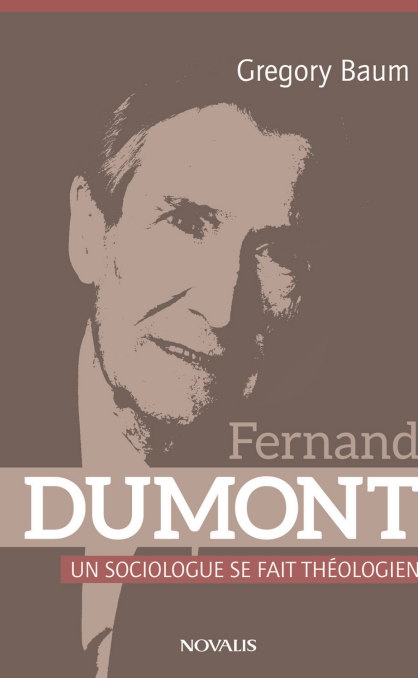
Page F 6



Voyage littéraire en Acadie

Page F 8

GREGORY BAUM  
Fernand Dumont  
vu autrement



Fernand DUMONT

UN SOCIOLOGUE SE FAIT THÉOLOGIE

NOVALIS

NOVALIS  
208 pages • 27,95\$

## LECTURES D'ÉTÉ

## VOYAGE

SUITE DE LA PAGE F 1

en Allemagne. Il lui faudra ainsi écrire en public dans un restaurant chinois et donner pour l'occasion une petite conférence. *Impressions de Kassel* est un « reportage romancé » sur sa participation à la Documenta.

Malgré ses scrupules, qu'il exagère sans doute, Vila-Matas (ou son narrateur) finit par accepter et par se pointer là-bas. Il nous le raconte et mélange un peu tout au fil de digressions qui nous promènent entre Raymond Roussel, les Beatniks, les fantômes du nazisme et Robert Walser. Incapable de se mouvoir ailleurs que dans le cadre d'une fiction, le narrateur décide de se créer pour l'occasion un double du nom de Piniowsky (un personnage d'une nouvelle de Joseph Roth) afin d'écrire à sa place.

Pour ce séjour mal parti et vite déjanté, Vila-Matas adopte pour leitmotiv un conseil de Mallarmé au peintre Edouard Manet : « *Peindre non la chose, mais l'effet qu'elle produit.* » Sous sa plume, à son tour, ce voyage au cœur de la nébuleuse de l'avant-garde contemporaine devient pour le lecteur une expérience un peu étourdissante, une balade dans un champ de mines où les certitudes s'évanouissent les unes après les autres.

En Allemagne, à Kassel, loin de son « *pays assomant* » (l'Espagne), notre homme se frotte ainsi à diverses installations d'art contemporain, angoisse et se laisse tout à la fois agréablement stimuler : l'effet produit en lui par certaines œuvres de cette édition de la Documenta modifie, croit-il, sa « *façon d'être* ». Il y retrouve même le souvenir de ses premiers pas artistiques. Mais notamment paranoïaque (entre autres ici à propos de la Chine) et rébarbatif, il nous confie avoir toujours désiré échapper à la littérature et s'ouvrir à d'autres formes artistiques.

Mais c'est peine perdue. Il nous mène en bateau.

Collaborateur  
Le Devoir

## MOSCOU BABYLONE

Owen Matthews  
Traduit de l'anglais par Karine Reignier-Guerre  
*Les Escales*  
Paris, 2014, 384 pages

## L'USAGE DU MONDE

Nicolas Bouvier  
Boréal  
Montréal, 2014, 384 pages

## IMPRESSIONS DE KASSEL

Enrique Vila-Matas  
Traduit de l'espagnol par André Gabastou  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2014, 364 pages



## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Téléromans

CHRISTIAN DESMEULES

Rôle de phénomène littéraire, cette Katherine Pancol, poids lourd de l'industrie littéraire française, qui débarque une fois de plus avec une trilogie romanesque tissée de bons sentiments, de secrets familiaux, de drames et d'exotisme bon chic bon genre.

Parue entre 2006 et 2010, sa trilogie précédente — *Les yeux jaunes des crocodiles*, *La valse lente des tortues*, *Les écureuils de Central Park sont tristes le lundi*, titre ridicule s'il en est un (tous chez Albin Michel) — se serait-elle vendue à six millions d'exemplaires en France seulement, en plus d'avoir été traduite en une trentaine de langues.

*Muchachas*, dont les deux premiers tomes viennent de sortir coup sur coup (le troisième est attendu, juste à temps pour les vacances d'été), prend sa source, nous assure l'auteure, dans une scène à laquelle elle a elle-même assisté dans un café du sud-ouest de la France, où un mari avait frappé son épouse devant leurs deux enfants. Disant chercher à comprendre la violence et la soumission, l'écrivaine ne plonge toutefois

pas très loin dans la psychologie de ses personnages, qu'ils soient bourreaux ou victimes.

L'œuvre de Katherine Pancol, ancienne journaliste au *Cosmopolitan*, abonnée aux grands tirages dès l'âge de 25 ans avec *Moi d'abord* (Points-Seuil, 1998), son premier roman, est traversée par nombre de figures de femmes éprises de liberté. Une quinzaine de titres plus tard, la constante se vérifie toujours.

Les fidèles auront une raison supplémentaire de se réjouir, puisque Pancol y convoque des personnages nés dans une précédente série. A coups de flash-back répétés, on évolue entre les beaux quartiers de Paris, de New York, de Londres, de Miami et une petite ville de Bourgogne où tout le monde semble étouffer. Stella, une ferrailleuse violée par son père (qui d'ailleurs n'est peut-être pas son père), fait courageusement face à son passé tout en essayant d'aider sa mère, battue et terrorisée depuis toujours par son mari, un bellâtre local qui joue les mafieux de l'ombre.

On y croise aussi une écrivaine à succès empêtrée dans la toile de sa famille recomposée et de ses doutes amoureux.



L'auteure Katherine Pancol a puisé dans une scène à laquelle elle a elle-même assisté dans un café du sud-ouest de la France pour rédiger sa série *Muchachas*.

Une jeune designer de mode et son amoureux musicien. Cette pétarade romanesque est gonflée, comme il se doit, par d'abondants dialogues.

Vraie trilogie ou roman obèse (et poussif) découpé en trois grosses rondelles? Alors que *Les Inrocks* parlent de « *littérature démagogique* », qu'on pourfend à gauche et à droite son absence de style en enfonçant des portes ouvertes, rien ne semble arrêter son succès. Les chiens aboient et la caravane passe.

Si Pancol a l'ambition, comme elle le dit, de mettre la « vraie vie » dans un roman, elle le fait en empruntant la voie la plus facile : c'est-à-dire à coups de clichés, de personnages caricaturaux et unidimensionnels.

LOÏC VENANCE AGENCE FRANCE-PRESSE

Collaborateur  
Le Devoir

Bien sûr, forcément, il y a d'interminables longueurs — sur-tout dans le premier tome.

Mais si l'on arrive à s'attacher à ces personnages et à s'intéresser à ces histoires, tout en sachant se contenter de peu, *Muchachas* (« filles » en espagnol) n'est sûrement pas la plus terrible des façons de perdre son temps. De la littérature à l'eau de rose, moralisatrice et tirée par les cheveux.

Collaborateur  
Le Devoir

## MUCHACHAS

TOMES 1 ET 2  
Katherine Pancol  
Albin Michel  
Paris, 2014, 432 et 410 pages

## Rectificatif

Dans la critique du roman *Poisson d'avril* (Boréal, 2014), signée par Catherine Lalonde et parue le samedi 7 juin en page F 2 sous le titre « *La Yougoslavie, c'est lui* », on aurait dû lire que Daruvar, où est né l'auteur Josip Novakovich, est une ville de la Slavonie, en Croatie, et non de la Slovénie. Nos excuses.

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Vœu de silence

La première fiction d'Étienne Beaulieu est un récit initiatique sur l'ambiguïté de la création

CHRISTIAN DESMEULES

Samuel Gaska, « *fils de Polonais initié aux secrets d'un paysage nouveau, rêvant d'Amérindiens improbables et de divinités sans visage* », dont le nom, nous apprend-il, signifie « oiseau », éprouve le besoin de revenir sur de « *minuscules événements* » survenus en 2001.

Son père souhaitait qu'il devienne musicien et a tout fait pour qu'il le devienne. Alors que lui ne se demande depuis toujours qu'une seule chose : « *Comment me débarrasser de tout cela, de la musique qui suinte par mes pores?* » Il aurait pu être dégoûté à tout jamais de la musique, vrai, mais il est pourtant devenu musicien (et compositeur), en conformité avec l'injonction paternelle. Pour le meilleur ou pour le pire. À ses yeux, l'erreur « *n'est pas un monde sans musique, mais l'inverse, un monde sans silence* ».

Hypersensible, peut-être un peu dépressif, il partageait sa vie avec Pascale, une écrivaine, avant qu'un drame ne survienne sur une petite île au Nouveau-Brunswick où le couple avait loué un chalet. Un lieu où son besoin de réel et sa fascination pour les oiseaux migrateurs se répandaient, baignés dans « *la lumière du réel le plus pur* ». Mais la « *défaillance de Pascale* », une tentative de suicide

avant leur rupture, marquera un vrai tournant.

## Oiseaux de lumière

Tandis qu'il est lui-même quitté par sa compagne, Gaska abandonne progressivement la musique, qui lui apparaît de plus en plus « *comme un mensonge insupportable* ». « *Tout ce qui m'arrivait, écrit-il, ne faisait pas véritablement partie de ma vie, je me regardais vivre comme s'il s'agissait d'une expé-*

**Déchiré entre l'art et le réel, attiré par le silence, Gaska rêve d'une existence plus simple**

rience théâtrale très moderne.

Déchiré entre l'art et le réel, attiré par le silence, Gaska rêve d'une existence plus simple, conforme à sa « *presque absence au monde des hommes* ». Ce qui ne l'empêche pas d'entreprendre pour eux (c'est-à-dire pour nous), de façon paradoxale, cette confession un peu figée, à la tonalité vaguement mystique.

« *Dans le ciel immense de Winnipeg, où j'habitais maintenant seul comme un oiseau migrateur égaré* »... Revenu à Montréal après un incident qui lui a valu deux années moins l'Ouest canadien, là où il a

connu « *la joie sans nom de celui qui s'enfonçait dans l'ombre* », il ressuscite, absorbé par le silence et par la foule de tous ceux qui, sans chercher à expliquer ou à embellir l'existence, se contentent de vivre.

*Trop de lumière pour Samuel Gaska*, première fiction d'Étienne Beaulieu, cofondateur des cahiers littéraires *Contre-Jour* et essayiste qui a enseigné durant quelques années la littérature dans une petite université de l'Ouest canadien, est un récit plat, sans la moindre aspérité — autant de sentiments que de style —, en accord d'une certaine façon avec ce pas de côté qui caractérise toute l'existence de son protagoniste.

*Trop de lumière pour Samuel Gaska* est l'histoire d'une révélation et d'une renaissance. À travers ce récit initiatique plutôt timide où la métaphore aviaire est peut-être un peu lourde, mélange de vraie fiction et d'autobiographie cryptée, Étienne Beaulieu aborde ici certains thèmes qu'il pourchasse depuis longtemps : la lumière, l'espace, le silence.

Collaborateur  
Le Devoir

## TROP DE LUMIÈRE POUR SAMUEL GASKA

Étienne Beaulieu  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2014, 114 pages

## Nos livres chauds

## Pour se remplir les bajoues

Les chefs-d'œuvre n'ayant pas besoin en été d'être très longs, relire, dans l'anthologie *La poésie québécoise* de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu (Typo, 2007), *Cousine des écureuils*, poème de Michel Garneau, est un bonheur. Consacrées à Emily Dickinson, pionnière d'un lyrisme authentiquement nord-américain, ces pages révèlent la « *vieille fille aux yeux de confitures / cachant la littérature dans son tablier* » comme un rien magique.

Michel Lapierre

## Pour rêver grand

Se plonger dans l'œuvre de Suzanne Jacob pour savourer une grande écriture et un monde puissant. Commencer par les nouvelles sublimes de *La survie* (BQ), poursuivre par son roman *Lobéissance* (Boréal) ou encore méditer son essai *Histoires de s'entendre* (Boréal), sans compter qu'il faut aussi aller du côté de sa poésie avec *Les écrits de l'eau* (l'Hexagone) et *La part de feu* (Boréal). Ces lectures nous rendent plus intelligents!

Hughes Corriveau

## Pour redevenir adolescent

La belle saison nous fait parfois regretter cet âge ingrat pendant lequel l'été est synonyme de petits boulots de paresse non coupable. *L'intégrale des Raisins* (Boréal) du regretté Raymond Plante nous replonge dans cette période en mode réaliste, à travers le regard du « raisin » François Gougeon, héros de quatre romans devenus des classiques jeunesse.

Amélie Gaudreau

Haletant, poignant, irrésistible de drôlerie, le nouveau roman de Didier van Cauwelaert nous plonge dans la tourmente d'une amitié encore plus ravageuse que la passion.

**Didier van Cauwelaert**  
*Le principe de Pauline*  
roman  
Albin Michel

« **Le meilleur livre de l'année est... La femme de nos vies!** »

Le Club des Irrésistibles des Bibliothèques de Montréal décerne son prix au roman de Didier van Cauwelaert.

Albin Michel

**La femme du capitaine**  
de BETH POWNING  
ROMAN

Bestseller national  
Maclean's et The Globe and Mail  
Barnes and Noble Discover Award Book

Distribution Prologue

LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE

## LECTURES D'ÉTÉ

Traversée de l'Amérique  
et amour tragiqueDANIELLE  
LAURIN

**P**remière constatation: ce premier roman de la présentatrice de nouvelles Claudine Bourbonnais témoigne d'une remarquable maîtrise romanesque. Deuxième couche d'appréciation: c'est brillant, documenté. Mais ce qui finit par l'emporter dans *Métis Beach*, c'est l'histoire, passionnante, riche en rebondissements et, il faut bien le dire, tragique, greffée aux grands bouleversements qui ont secoué l'Amérique du Nord dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

L'écriture est fluide. Peu d'effets de style. Pas de prétention dite littéraire, mais plutôt de l'efficacité, du terre à terre, au service de l'intrigue à multiples tiroirs.

Du souffle cependant, beaucoup. Du rythme, malgré l'abondance de détails historiques: quand on commence à se dire que c'est peut-être un peu trop, oups, ça repart.

Du déploiement, de l'envergure. De la distance, de l'ironie. Et des personnages bien campés, sensibles, crédibles, loin d'être unidimensionnels, à quelques exceptions près.

Du mystère, aussi. Des trous dans la narration, qui nous maintiennent en haleine et qui seront peu à peu comblés. Du suspense, de l'inattendu. Quelques coups de théâtre bien sentis, dont certains machiavéliquement orchestrés, sanglants.

On pense à John Irving par moments, ou à Jonathan Franzen. Et, quand ça devient grinçant, à Philip Roth. Pour les scènes qui donnent froid dans le dos: à Joyce Carol Oates. Tous des auteurs étasuniens, oui. Un hasard?

## Retour vers le futur

*Métis Beach* se passe en grande partie aux États-Unis. L'action commence au présent. Ça ne durera pas. Deux petits paragraphes et nous voilà ramenés en arrière. En 1995. Sans savoir au juste combien de temps s'est écoulé entre-temps.

La fin du roman, qui se situe en 2003 ou quelque chose comme ça, nous transporte aux deux petits paragraphes du début. À la première phrase surtout: «*Le passé est une arme redoutable dans les mains de nos ennemis.*»

Dans la cinquantaine avancée, le héros, Roman Carr, est un Romain Carrier, entreprend d'écrire son histoire, pour rétablir la vérité sur son passé entaché. C'est cette histoire qui va défiler sous nos yeux, de façon non chronologique.

D'abord, 1995, donc. Roman Carr est un scénariste réputé à Hollywood. Il connaît un succès fou grâce à sa série télé *In Gad We Trust*. Succès tardif, à 50 ans, après avoir galéré pour se faire un nom.

Succès controversé, aussi: cette série, une comédie satirique, est perçue par la droite conservatrice comme un encouragement au libre choix en matière d'avortement et, pire, comme antiméricaine parce qu'elle se moque de Dieu et des chrétiens.

Le scénariste et son équipe ont les militants pro-vie et les fondamentalistes chrétiens à leurs trousses. Si bien que Roman Carr se voit menacé de censure. On lui demande entre autres de réécrire une scène pour ne pas s'attirer davantage de foudres. Ou plutôt, on lui demande de retrancher une phrase en particulier: «*Dieu, quel abruti.*» Soit, dans le scénario original en anglais: «*What a schmuck.*»

Pas question de plier pour le scénariste: «*Aujourd'hui, c'est une phrase. Et demain, qu'est-ce que ce sera?*» Pour lui, la liberté d'expression, c'est sacré. «*J'avais passé ma vie à ga-*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Claudine Bourbonnais a créé un récit empli de mystère, où le rêve américain brisé domine.

«*J'étais arrivé à Métis en voiture, plus de quatorze heures de route, avec trois valises dans le coffre arrière de l'Audi. C'est tout ce que je rapportais de mes quarante ans d'exil.*»

Extrait de *Métis Beach*

«*gner le droit de m'exprimer, cette liberté totale, sans concession, et je n'allais pas à mon âge, à cinquante ans, bon sang, me laisser dire: Tu ne peux pas dire ça! parce qu'une bande de fanatiques pourraient se sentir offensés?*»

Mais il finit malgré tout par se rendre à l'évidence du compromis. Il s'apprête à se rendre au studio télé avec Ann, la femme qu'il aime et sa collaboratrice sur le scénario d'*In Gad We Trust*, quand le téléphone sonne. Cet appel va bouleverser sa vie.

Sa vie, en fait: une «*suite tragique de dominos*». Depuis qu'il a été soupçonné fausement de viol à 17 ans, tout a déboulé, tout s'est enchaîné. Oh, il a eu de belles périodes d'éclaircies, plusieurs nouvelles chances de recommencer sa vie. Mais chaque fois, la dégringolade, ensuite. La gaffe, la catastrophe. Le drame tragique.

Nous remontons jusqu'à ses années de jeunesse, dans son village natal en Gaspésie. À Métis Beach. Ou plutôt, dans l'enclave francophone ouvrière de ce centre de villégiature envahi durant l'été par de riches anglophones propriétaires de luxueuses maisons. «*Étrangement, je ne me souviens pas d'avoir envié leur richesse. C'était d'abord leur liberté que j'enviais, celle, arrogante et pleine de défi, des garçons de mon âge ou un peu plus âgés [...]*»

Le goût, le besoin, le parti pris de la liberté: une idée fixe, chez le héros, dès l'adolescence. Et qui le restera toute sa vie. Aussi le thème central de *Métis Beach*.

## Portrait d'époque

On voit Romain Carrier tomber amoureux d'une jeune fille de son âge qui appartient au clan des riches. On le voit vivre sa première relation sexuelle avec elle. Et s'enfuir en catastrophe à New York, en 1962, parce que soupçonné d'un viol qu'il n'a pas commis.

On le retrouvera ensuite à San Francisco, puis à Los Angeles, et encore à New York, avec entre-temps un passage éclair au Québec, en 1995, en plein référendum sur la souveraineté. On le suivra ainsi jusqu'à ce que, brisé, anéanti à tous points de vue, il rentre dans ses terres et décide de s'atteler à l'écriture de

La reconstitution historique, brassage d'idées inclus, n'est jamais plaquée. Presque aussi convaincante que celle orchestrée par Stephen King, mais concentrée sur les années 1950-1960, dans son merveilleux roman *22/11/63* (Albin Michel, 2011). Encore un auteur étasunien, tiens.

C'est bien le rêve dit américain qui domine dans *Métis Beach*. Mais le rêve brisé, au final. Et si un vent de liberté, comme un appel, traverse le roman, il y a aussi le sentiment de culpabilité qui revient constamment. Comme l'envers de la médaille, le prix à payer.

En amont: la trahison, la jalousie. La filiation. L'amitié. Et l'amour. L'amour, surtout. Grand roman d'amour tragique, *Métis Beach*. Comme on peut en trouver ici et ailleurs, pas seulement aux États-Unis.

## MÉTIS BEACH

Claudine Bourbonnais  
Boréal  
Montréal, 2014, 456 pages

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS

Du 2 au 8 juin 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)

## ▼ Romans québécois

1	Fanette • Tome 7 Honneur et disgrâce	Suzanne Aubry/Libre Expression	-/1
2	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1	Nathalie Roy/Libre Expression	1/3
3	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/4
4	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/9
5	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise	4/11
6	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal	5/5
7	Ces mains sont faites pour aimer	Pascale Wilhelm/Libre Expression	6/5
8	Confessions d'une célibataire... incorrigible	M. Beaubien   J. Normandin/Les Éditions réunies	7/4
9	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-/1
10	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise	9/11

## ▼ Romans étrangers

1	Le bleu de tes yeux	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/3
2	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio	2/6
3	Central Park	Guillaume Musso/XO	3/10
4	Joyland	Stephen King/Albin Michel	4/3
5	L'allée du sycamore	John Grisham/Lattès	5/4
6	Six ans déjà	Harlan Coben/Belfond	6/4
7	Charmant pétard	Christina Lauren/Homme	7/2
8	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon	9/21
9	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel	8/9
10	La clé de Salomon	José Rodrigues dos Santos/HC	-/1

## ▼ Essais québécois

1	Poing de mire	Normand Lester/Homme	1/8
2	Constituer le Québec. Pistes de solution pour une...	Roméo Bouchard/Atelier 10	2/3
3	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB	5/9
4	Paradis fiscaux: la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété	10/15
5	Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé	-/1
6	Le corps-marché	Céline Lafontaine/Seuil	-/1
7	Le cimetière des humanités	Pierre-Luc Brisson/Poètes de brousse	3/3
8	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme...	Fanny Britt/Atelier 10	-/1
9	La souveraineté dans l'impasse	Serge Cantin/PUL	-/1
10	Lafghanicide	Martin Forgues/VLB	6/5

## ▼ Essais étrangers

1	Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle	Thomas Piketty/Seuil	1/5
2	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	4/13
3	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	5/17
4	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NIL	2/32
5	Regarde les lumières, mon amour	Annie Ernaux/Raconter la vie/Seuil	10/5
6	Le nouvel art de la guerre. Dirty Wars	Jeremy Scahill/Lux	3/2
7	Comment le voile est devenu musulman.	Bruno Nassim Aboudrar/Flammarion	-/1
8	Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels	Umberto Eco/Grasset	8/2
9	Le paradigme de l'art contemporain	Nathalie Heinich/Gallimard	-/1
10	Les sommambules. Été 1914, comment l'Europe...	Christopher Clark/Flammarion	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## Nos livres chauds

## Souvenirs de Buk

J'avais 20 ans. Je lisais Bukowski avec une délectation gourmande. Entre amis, nous commentions ses frasques en riant et en buvant de la bière. Je renouerais avec ce plaisir coupable, cet été, en lisant *Shakespeare n'a jamais fait ça* (Points, 2014), le récit de sa tournée européenne de 1978.

Louis Cornellier

## Pour entretenir sa parano

Le livre ultime sur la vie quotidienne en URSS où tout le monde épiait tout le monde, forçant chacun à chuchoter ses commentaires, doit bien être *Les chuchoteurs. Vivre et survivre sous Staline* (Gallimard), de l'historien britannique Orlando Figes, salué comme un chef-d'œuvre dès sa publication en 2007. L'édition en format poche vient de paraître en français. L'ouvrage savant et minutieux, jamais ennuyant, porté par un souffle littéraire, propose une galerie de portraits personnels entrecoupés d'explications sur une société de mensonges, de misères et de méchancetés tout entière consacrée à broyer l'humain jusque dans son intimité profonde.

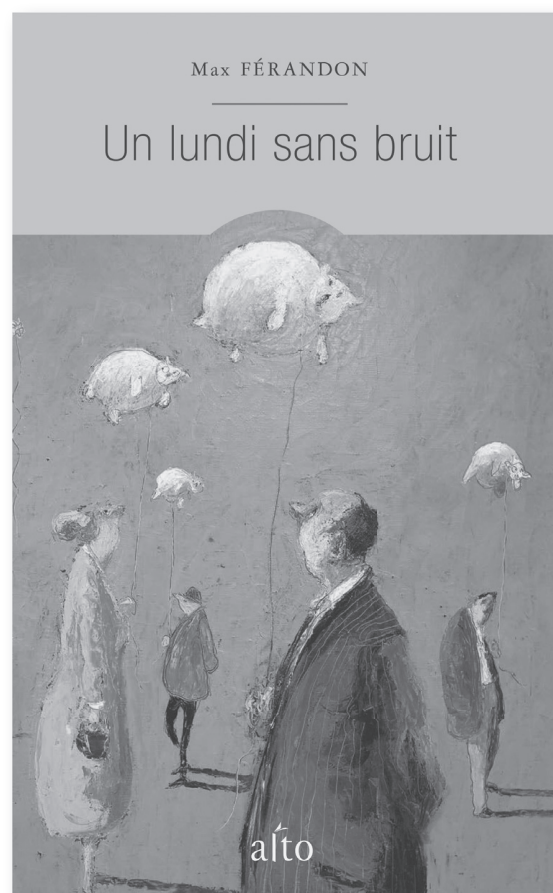
Stéphane Baillargeon

## Paysages provençaux

Rien de plus dépaysant et nourrissant que l'œuvre d'Henri Bosco, en plein rêve de soleil. Tout Bosco nourrit l'âme et la comble, surtout et encore *Le mas Théotime* (1945), *Malicroix* (1948), *L'âne Culotte* (1937), *Hyacinthe* (1940) ou *Tante Martine* (1972, tous réédités chez Folio). Le ravissement du mistral, de l'âme des greniers, de la garrigue entre Lourmarin et le Luberon où vivent des personnages fabuleux.

Hugues Corriveau

En vente  
dans toutes  
les librairies,  
sauf  
Renaud-Bray.



DIFFUSION DIMEDIA

## LECTURES D'ÉTÉ

## LA VITRINE

Antonio Tabucchi

Voyages et autres voyages

Traduit de l'italien par Bernard Comment

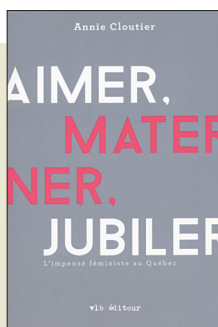
## RÉCITS DE VOYAGE

## VOYAGES ET AUTRES VOYAGES

Antonio Tabucchi  
Traduit de l'italien  
par Bernard Comment  
Gallimard  
Paris, 2014, 283 pages

«Je suis un voyageur qui n'a jamais fait des voyages pour les écrire.» La chose, dit Tabucchi, lui aurait semblé aussi aberrante que de vouloir tomber amoureux pour écrire un livre sur l'amour. Cet Italien, qui avait fait du Portugal sa seconde patrie, a beaucoup vadrouillé. À la façon des intellectuels. S'il s'est rendu en Inde, en Australie, au Mexique ou ailleurs, à la faveur d'un congrès d'écrivains ou poussé par une curiosité innée, il a constamment le souci de se faire accompagner en esprit par une œuvre. Comment parcourir les rues de Buenos Aires sans Borges? Que signifie Lisbonne sans Pessoa? Tabucchi évoque ainsi ces villes du désir, ces villes dont l'existence même pâlit devant la représentation qu'en ont donnée des écrivains. Pensons au Combray de Proust, au Dublin de Joyce, à l'Alexandrie de Durrell. Pour l'amateur d'art, de littérature pour qui le fait même de vivre est fascination, ce recueil de textes est un incontournable. Rien d'un livre essentiel, mais le charme d'une conversation qu'anime une culture vivante. On est loin de ces voyages organisés, dont Tabucchi se moque d'ailleurs. Petite note d'intérêt purement local: Tabucchi, qui connaissait un peu le Québec, y est revenu, fasciné qu'il avait été par le film *Mon oncle Antoine* de Claude Jutra!

Gilles Archambault



## ESSAI

## AIMER, MATERNER, JUBILER

L'IMPENSÉ FÉMINISTE AU QUÉBEC  
Annie Cloutier  
VLB éditeur  
Montréal, 2014, 230 pages

Si on a vu un certain brouhaha médiatique autour de la sortie du premier essai d'Annie Cloutier, formée à la sociologie mais connue davantage comme auteure de romans — *Une belle famille* (Triptyque, 2012) —, le réel débat sur la façon de penser la maternité et de considérer les mères à la maison à travers une pensée et une stratégie féministes n'aura finalement pas eu lieu. Cloutier veut démontrer ici que le féminisme au Québec s'est acouiné au néolibéralisme, devenant du coup exclusif et excluant. Si on la suit lorsqu'elle analyse les politiques familiales et ce qu'elles insinuent comme suggestions sociales, l'auteure se perd rapidement dans les stéréotypes — son portrait final de la mère conciliant travail-famille n'est que caricature —, les surgénéralisations, les sources faibles (la romancière américaine Elizabeth Gilbert? ses amies?... ) et des fautes qui n'auraient pas dû survivre à l'édition («ne consacrer par la part congrue de leur enfance»; «la bonne fois des militantes féministes»). Plus on avance dans la lecture, plus la pensée s'amenuise, grugée par les témoignages intimes de l'auteure. Au lieu d'apporter densité, émotivité, intuitivité, comme c'est le cas lorsque la réflexion est solide (les meilleurs Nancy Huston; Siri Husvedt, ou, ici, Nicolas Lévesque), ces «ego-arguments» démolissent d'eux-mêmes la construction. Exemple? «Mais l'instinct maternel existe. Je suis cet instinct. Il est moi.» Eh ben. Un livre faible à penser et faible tout court, sur un sujet qui devrait pourtant se retrouver davantage, et d'autant plus intelligemment, sur la place publique.

Catherine Lalonde

## L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

## De la réflexion dans les contraintes d'une case

FABIEN DEGLISE

Qui a dit que l'été devait immanquablement rimer avec légèreté? Certainement pas les bédésistes qui, à l'approche de la belle saison, ont plusieurs œuvres denses à proposer, pour s'ouvrir l'horizon dans l'espace contraint d'une planche dessinée. La preuve, en trois temps.

**Réfléchir sur le travail** avec *Platon La Gaffe*, de Jul et Charles Pépin (Dargaud, 2014). Le duo qui a donné naissance à *La planète des sages* (Dargaud, 2011), encyclopédie mondiale des philosophes et des philosophies, format illustré, revient dans une tonalité presque similaire avec ce nouvel assemblage de planches et de textes qui explorent la notion de survie «au travail avec les philosophes».

L'idée n'est pas totalement loufoque. Elle réunit Pascal et Michel Foucault autour de la question de la surveillance des communications électroniques des employés par leurs patrons, convoque Rousseau, Socrate et Diogène sur le thème des espaces de travail à aire ouverte ou encore Walter Benjamin pour réfléchir sur la notion d'amitié au travail. Pouvoir, délocalisation, harcèlement, vendredi décontracté — que les Anglo-nomment *Friday Wear* —, innovation, tyrannie de l'urgence, tout y passe ou presque avec la même recette: une planche qui extrait l'absurde comique du propos et un texte qui philosophe dessus avec contenu et décontraction. Drôle et brillant en même temps.

**Réfléchir sur les médias et le journalisme** avec *La machine à influencer* de Brooke Gladstone et Josh Neufeld (Çà et là, 2014), en traduction de l'anglais. Cette rencontre entre un dessinateur dans la marge et une des figures réflexives de la radio publique américaine — NPR, c'est son acronyme — peut laisser présager un règlement de comptes, celui d'une vieille journaliste avec son milieu. Mais il n'en est rien. Avec finesse et élé-

gance, Brooke Gladstone propose plutôt ici une incursion vachement bien documentée dans un univers en mutation qui agace parfois avec ses dérives et ses contradictions.

La réflexion est nourrie de l'intérieur. Elle se promène entre le passé, fondement et présent, entre exemples précis et commentaires subjectifs, pour aborder la question de la superficialité, de la complaisance envers le pouvoir, du glissement sournois du journalisme vers les relations publiques, du manque d'esprit critique, de l'engouement pour l'info-divertissement, du culte de l'anecdote, du détournement de statistique, du manque de profondeur... pour ne citer que ces thèmes-là. C'est critique, lucide, sans concession. Et c'est bon.

Albert Camus a dit un jour que la «presse libre peut sans doute être bonne ou mauvaise, mais sans liberté, elle ne peut pas être autrement que mauvaise». Gladstone, qui cite l'existentialiste français, elle, démontre que le lien de cause à effet tient également pour la bande dessinée.

**Réfléchir sur le capitalisme, avec et sans visage humain**, avec *Lip, des héros ordinaires*, de Laurent Galandon et Damien Vidal (Dargaud, 2014). Souligner que la préface est signée Jean-Luc Mélenchon, figure de la gauche radicale française, risque, à tort, d'acculer le bouquin dans la catégorie des diatribes altermondialistes abusant du pathos. Et ce serait dommage, car ce bouquin est bien plus que ça: le récit solide et humain d'une lutte ouvrière qui s'est jouée entre 1973 et 1974 à Besançon, en France, dans une usine de montres et d'horloges. Les actionnaires, des Suisses, voulaient la fermer sous des prétextes fallacieux. Les travailleurs ont résisté, pour sauver leur emploi, mais également pour défendre un modèle de société et un cadre du vivre-ensemble qu'ils croyaient justes. L'histoire est exposée du



SOURCE ÇÀ ET LÀ

Image tirée de *La machine à influencer*

point de vue de Solange, victime de ce démantèlement, qui va décider de ne pas se laisser faire. À l'époque, le libéralisme économique sauvage n'a pas encore atteint totalement son odieux

paroxysme. Revenir, en particulier et en dessins, sur ce détail du passé permet par moments de mieux éclairer le présent.

Le Devoir

## Sortir de soi-même et s'en sortir

Se faire plaisir à sentir la langue raconter et vous porter vers d'autres terres ou d'autres esprits, toutes vies rapaillées ainsi. Voici quelques ouvrages choisis pour sortir de soi-même sans s'oublier.

GUYLAINE MASSOUTRE

Philippe Delerm n'avait plus publié de roman depuis quelques années, s'en tenant aux formes brèves du récit et de l'humeur réagissant au temps. Il revient avec un livre très réussi, *Elle marchait sur un fil* (Seuil), dont l'objet-livre

est un pur joyau éditorial. Avec sa peau satinée de papier crème, ses pages douces à caresser, le livre est aux antipodes de l'écran froid, porteur d'une fragilité distincte.

Et le texte est à l'avenant, soigné. Il raconte l'histoire d'une femme dans la cinquantaine qui recommence sa vie. Ou plutôt qui la continue sans l'homme aimé, et sans l'avoir décidé. Bilan d'un creux existentiel et de sa remontée, le fil à suivre est avant tout celui de l'écriture, si naturelle, si empathique et limpide que le fil se déroule comme son titre, entre le trop dire et le pas assez lâché, juste, simple et crédible. On ne vous dira pas l'histoire, sinon qu'elle rend hommage au théâtre et que cette femme imaginaire ressemble grandement à son auteur. Livre de plage en ce qu'il nous transporte en Bretagne, ce roman inattendu chez Delerm puise une expérience de la vie dans la langue et dans l'expression souple d'un équilibre à portée de main.

## Traversées de cultures

Colette Fellous n'est pas davantage une étrangère des lettres. Dans *La préparation de la vie* (Gallimard), elle reprend son autobiographie. Née Tunisienne en 1950, devenue Parisienne à 17 ans, elle paie sa dette en forme d'hommage à Roland Barthes, maître de sa génération, mais aussi ami fréquenté dans le groupe des étudiants dont il aimait s'entourer. C'est l'occasion de revoir toute cette Tunisie quittée par force de la guerre. Tunisie ai-

mée, retrouvée comme l'identité première, racontée avec toutes ses odeurs, ses couleurs, sa douceur de vivre et son passé. Mais aussi Tunisie happée par les événements qui déchirent le Moyen-Orient et le Maghreb depuis des années. Une Tunisie qui cherche à ne pas disparaître complètement de la démocratie qui la fit exister.

Fellous est une grande voyageuse, écrivaine, journaliste, femme et mère. Tous ces aspects de l'amour et de l'être sont ici exposés. Des photos ponctuent l'ouvrage, lui aussi très soigné. Nulle expérience sinon la lecture ne permet de constater à quel point les sensibilités se distinguent et les expériences se complètent. D'un livre à l'autre, roman ou récit, l'amour est un véhicule qui se décline non seulement avec les êtres, mais avec les lieux, les objets, les projets partagés. L'ouverture au monde caractérise ce livre paisible, cette voix posée.

## Fréquentations multiples

Autre écriture, du tout au tout opposée, sauf pour revendiquer la vérité. Catherine Millet, dans *Une enfance de rêve* (Flammarion), propose un rapport au vécu dans l'intelligence froide du savoir: le souvenir est pointilleux, méthodique, sans affect, exempt surtout de mélancolie.

Directrice d'Art Press et critique d'art contemporain, connue du grand public pour son libertinage (*La vie sexuelle de Catherine M.*, Seuil, 2001), Millet raconte sans complaisance son enfance et sa famille jusqu'à son extinction. On sera sidéré par cette mémoire, sinon exhaustive, du moins si précise que le réel y est découpé au scalpel. Le passé fait image, chez

Millet, et elle décrit celle-ci. L'intérêt, au-delà du personnage loin de revendiquer le plaisir, tient à ce qu'on en déduit. La fresque est nette, avec ce qui du monde l'a bâtie. Le récit est donc distancé, mais il raconte pourtant une initiation contemporaine. Il y a une éthique, dans cette façon de débattre et de replacer, qui ne laisse dans l'ombre ni fantasme ni dérive. L'effort est bien de découper, connaître et restituer. On suivra, ou pas, ces anecdotes à vif, serrées avec acuité. Millet ne cherche pas à se faire aimer.

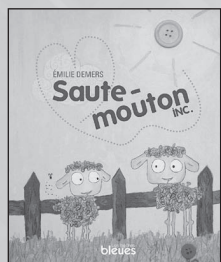
## Autre suggestion

De François Jonquet, *Les vrais paradis* (Sabine Wespieser, 255 pages). Toujours un objet soigné, ponctué de hoquets, de flammèches, de musiques, de défonces et de hurlements. Ce roman initiatique tire lui aussi le fil social, le rapaillage de la mémoire, comme sait le faire un critique d'art doublé d'un journaliste d'enquête. L'auteur est d'ailleurs un collaborateur d'Art Press. Autre ton!

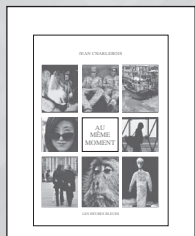
Ce roman panoramique se déroule sur cinq ans, de 1979 à 1984. L'auteur se replonge avec exaltation du côté des boîtes de nuit parisiennes, des clubs underground, de la faune branchée, hédoniste, disco, punk, droguée qui les fréquente. De ce «paradis» inversé, son personnage témoigne assurément. L'écriture, touffue et colorée, apparaît, en comparaison des livres ici évoqués, librement zébrée de pulsions et d'appels à la soif inextinguible de toucher le sans-fond des bas-fonds. Haute teneur en drame.

Collaboratrice  
Le Devoir

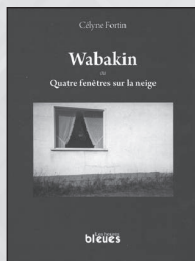
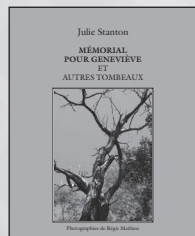
## Les heures bleues

Pour tous les goûts,  
pour tous les âges...

Saute-Mouton INC

Texte et illustrations:  
Émilie Demers  
32p., 19,95\$Abécédair des demoiselles  
d'AngrignonTexte et «sculptures-personnages»:  
François Hébert  
64 p., 19,95\$

Au même moment

Jean Charlebois;  
photographies de Michel Tulin  
152 p., 21,95\$Wabakin  
ou: Quatre fenêtres sur la neigeCélyne Fortin  
85 p., 19,95\$Mémorial pour Geneviève  
et autres tombeauxJulie Stanton; photographies de  
Régis Mathieu  
127 p., 19,95\$
 Pour plus d'informations,  
Joignez-nous sur facebook.

## LECTURES D'ÉTÉ

## Menu exotique

LOUIS  
HAMELIN

**N**ous, on fait dans les sauvages. Ma moitié lit le dernier Joseph Boyden, *Dans le grand cercle du monde* (Albin Michel, 2014). On y torture beaucoup, à ce qu'il paraît, et non sans un soupçon de complaisance qui pourrait faire penser au sadisme refoulé des auteurs de nos petits manuels d'histoire du cours primaire. Mais bon, c'est correct: c'est la mode. Le nouvel érotisme, sauce Thanatos. L'ongle arraché est à la série télé contemporaine ce que le sein dévoilé fut à la vieille télévision. Il ne manque plus que John Ralston Saul pour pondre un essai afin de nous expliquer que, puisque la torture s'inscrit dans le grand cercle de la conception du monde autochtone, les Canadiens ont bien fait de la donner en sous-traitance à l'équipe d'experts de la police secrète syrienne.

Pendant ce temps, moi, je voyageais au confluent du Rio Paraná et du Rio Paraguay, qui drainent tout le cône sud du continent hispano-américain avant de confondre leurs eaux dans l'immense Rio de la Plata. *L'ancêtre* de Juan José Saer est, si on veut, un récit de voyage, d'une époque où ce mot pouvait encore revendiquer pour synonymes découverte et aventure. Une époque où il arrivait que l'exotisme prit la forme de l'anthropologie, assez loin du buffet en libre-service du tout-compris à Cuba.

Je sais bien que je ne devrais pas abuser de ces juxtapositions faciles. Au seizième siècle, la vie de la masse était rude, et quand on rencontrait l'Autre, c'était assez souvent pour le massacrer. Rien à voir avec l'ère formidable à laquelle nous vivons, avec son (n)autisme électronumérique et ses jeunes de vingt ans qui, selon une étude récente, «n'appartiennent tout simplement pas à un groupe plus grand qu'eux-mêmes». Pour les indigènes que décrit Saer, ce serait plutôt le contraire. Imaginez Julien Gracq racontant la découverte des Amériques et la rencontre de l'Autre. Ça donnerait *L'ancêtre* de Juan José Saer.

Son roman dense, profond, touffu et somptueux, est librement inspiré, semble-t-il, d'une anecdote historique. En 1516, le mousse d'une expédition qui remonte le Rio de la Plata, débarqué en mission de reconnaissance avec un détachement d'une demi-douzaine d'hommes, voit tomber autour de lui ses camarades, exterminés à la fléchette empoisonnée. Lui est épargné, et même adopté ensuite par les Sauvages, qui se montreront à la fois distants et pleins d'égards à son endroit. Après dix ans d'un curieux processus d'intégration, le mousse sera récupéré par une autre expédition.

**Tartare**  
Premier choc culturel: le festin dont font l'objet ses compagnons. Voir dépecer ses semblables constitue sans doute une surprise désagréable. Mais ensuite, quelque chose prend le dessus. La viande redevient de la viande. «De cette viande qui, par degrés, rôtissait, montait une odeur agréable, intense [...]». Son origine humaine avait dis-

## Tartare

paru de façon graduelle à mesure que la cuisson avançait. Fragile humanité, qui ne tient qu'à un branlant échafaudage de tabous. De la peau et de la graisse des Juifs anéantis dont des techniciens s'efforcèrent de tirer des abat-jours et du savon, j'imagine que toute «origine humaine» avait aussi disparu.

J'ignore dans quelle mesure Saer s'est abreuvé aux Lévi-Strauss de ce monde, mais ses cannibales n'ont pas grand-chose à voir avec les superstitions animistes les plus simples et communément admises, comme: je te mange pour acquérir ta force. Au contraire, ses Indiens consomment de la chair humaine pour se distinguer de la masse informe, de la pâte indifférenciée qu'est à leurs yeux la réalité de ce monde où nous passons tels des ombres. Leur cannibalisme est une sorte de défi au néant qui les guette. Dans *L'ancêtre*, l'anthropophagie est inexplicable sans la métaphysique. «Ils le faisaient contre leur volonté, comme s'il ne leur était pas possible de s'en abstenir ou comme si cet appétit qui revenait fut, non pas celui de chacun des Indiens considéré séparément, mais l'appétit d'une chose qui, obscure, les gouvernait.» «Le désir avec lequel ils les regardaient rôtir était celui de retrouver non pas le goût d'une chose qui leur était étrangère, mais celui d'une expérience antique incrustée en eux au-delà de la mémoire.»

**Survivre pour la raconter**  
Il reste à expliquer pourquoi le mousse n'est jamais mangé. Ses ravisseurs ne l'ont pas gardé pour le dessert, il ne devient pas un mousse aux



SOURCE WIKICOMMONS

Scène de cannibalisme au Brésil en 1557 représentée sur une gravure de Théodore de Bry

fraîches ou au chocolat. Il semblerait que la tribu dont s'est inspiré le romancier ait pratiqué ce qu'Alberto Manguel, en postface, appelle un «rituel du survivant». Pour chaque expédition de chasse fructueuse, on laisse la vie à un élu. Traité avec un mélange de déférence, de gentillesse et d'indifférence, ce dernier ne représente la monnaie d'aucune rançon, n'est pas réduit en esclavage ni ne fait l'objet d'une quelconque tentative d'assimilation. Son rôle est autre, comme, de retour, complètement transformé, au vieux monde européen, il le comprendra beaucoup plus tard. «Menacés par ce qui nous régit du fond de l'obscur et qui nous

maintient à l'air libre jusqu'au jour où, d'un geste subit et capricieux, il nous rend à l'indistinct, ils voulaient que de leur passage à travers ce mirage restât un témoin et un survivant qui fût, à la face du monde, leur narrateur.»

Aux soi-disant découvreurs qui leur apportent les lumières et les sacro-saintes consolations du christianisme, ces Indiens opposent la vérité crue de leur existence transparente et l'opacité de leur désir: «Nos vies s'accomplissent en un lieu terrible et neutre qui ne reconnaît ni la vertu ni le crime et qui, sans nous dispenser ni le bien ni le mal, nous anéantit, indifférent.» Vraiment rien pour adoucir vos soucis et vo-

tre insomnia de l'avant l'aurore, j'en ai bien peur, mais la lucidité peut se révéler bien aussi consolante que les incertains lueurs de la foi.

Après avoir si souvent gueulé contre la piètre qualité des traductions qui nous sont proposées, devant ce petit livre dont la prose sensuelle, éblouissante et compliquée se situe à des années-lumière de l'américain trafiqué qu'on nous sert trop souvent, je dis: hurra.

## L'ANCÊTRE

Juan José Saer  
Traduit de l'espagnol  
par Laure Bataillon  
Le Tripode  
Paris, 2014, 186 pages

## Peut-on être saint et bien portant ?

GILLES ARCHAMBAULT

**N**é malgré moi dans un coin de pays où les saints proclamés par l'Église catholique ont au moins une ville, un village ou un cul-de-sac qui rappelle leur passage sur la terre, je dois dire que le titre du dernier Eduardo Mendoza n'avait rien pour me titiller. Des vies de saints, il en pleuvait à cette lointaine époque où je craignais qu'on ne me refuse l'entrée dans un bar à cause de mon trop jeune âge.

Mais, voilà, l'an dernier, j'avais rendu compte d'un faux polar désopilant de ce romancier catalan, *La grande embrouille* (Seuil, 2013), un régal d'intelligence et de mauvais esprit. Ses *Trois vies de saints* ne pouvaient en rien ressembler aux hagiographies qu'on donnait aux élèves méritants de jadis ou aux plus contemporaines élucubrations d'auteurs de best-sellers en quête de revenus en même temps que de certificats de bonne conduite spirituelle.

Dans son prologue, Mendoza explique que «les récits qui composent ce livre parlent d'individus [...] qui ne sont pas des saints ou, s'ils le sont, ils appartiennent à une [...] catégorie que l'église ne reconnaît pas, voire condamne. Ce sont des saints dans la mesure où ils consacrent leur vie à une lutte de tous les instants entre l'hu-

main et le divin». Le royaume de notre écrivain, faut-il le dire, est l'humain. Il sait décrire des personnages et des situations. Son humour ne doit rien à l'ironie. Il aime de toute évidence la vie et ceux qui la peuplent.

Des trois nouvelles que l'on trouve dans ce livre, la plus longue, *La baleine*, illustre parfaitement ce qu'avance l'auteur. L'évêque sud-américain dont doit s'occuper bien malgré elle une famille de Barcelone est très certainement parti «d'une idée fautive, d'un trauma psychologique».

## Il y a beaucoup d'humour inquiétant dans le périple catalan de ce dignitaire religieux

Il y a beaucoup d'humour inquiétant dans le périple catalan de ce dignitaire religieux reçu d'abord en grande pompe puis petit à petit abandonné par le clergé même et par les gens qui l'ont accueilli. Dès les premiers jours, l'oncle Agustín ne traitait-il pas l'évêque d'«Indien de merde»? Dans la suite des jours, le dignitaire ecclésiastique, qui n'a jamais abusé de son rang, se verra obligé à abandonner sa tenue vestimentaire, à se mêler aux membres de la famille, à vaquer à

certains travaux domestiques, même à accompagner le père alcoolique dans ses tournées.

Le reste, la déchéance, suivie d'une résurrection probable, je ne la contera pas ici. La baleine du titre fait référence à un cétacé exposé aux regards publics que l'évêque en pleine détresse morale vient contempler tous les jours et en qui il voit un envoyé de Dieu.

«Des profondeurs de l'océan, Dieu a envoyé cet être ici, à Barcelone, et Il m'a envoyé moi aussi de ma terre, de Quahuicha [...] par un long chemin semé d'embûches et d'humiliations, pour susciter finalement cette rencontre, ici dans la ville comtale, la ville infâme, la rencontre entre ce magnifique représentant de la force divine et ce pauvre représentant des voies impénétrables de Notre-Seigneur.»

Et l'évêque qui estimait il y a peu que «l'église est un ramassis de canailles» finira par rentrer dans son pays, non sans avoir commis des gestes que

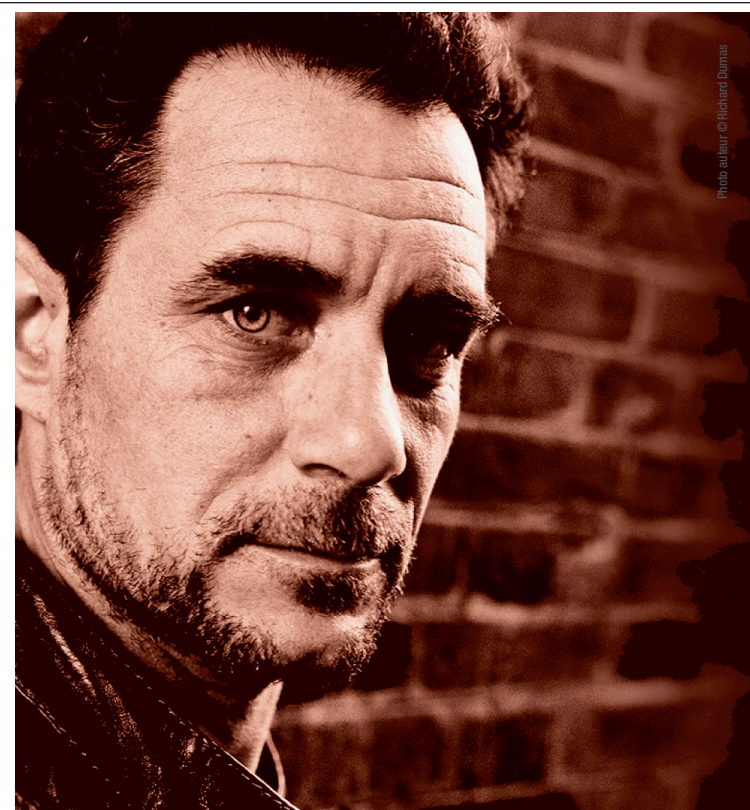
l'on n'associe pas d'habitude aux participants des congrès eucharistiques.

L'histoire nous est racontée par un jeune garçon, ébloui et inquiet tout à la fois par l'apparition de cet évêque dont la venue n'est pas tellement souhaitée. La famille hôte est de la très moyenne bourgeoisie, le nouvel arrivant d'un milieu pauvre, il est peu instruit. Du contact de ces deux réalités, et du contexte religieux plus que contrasté, émane ce récit inquiétant et merveilleux, drôle et triste aussi. Les deux autres nouvelles, *La fin de Dubslav* et *Le malentendu*, si elles se lisent avec grand intérêt, participent à d'autres univers. Elles seraient fort habiles. *La baleine*, c'est autre chose. Du grand art. De ces récits qu'on souhaiterait allongés et que l'on quitte à regret.

Collaborateur  
Le Devoir

## TROIS VIES DE SAINTS

Eduardo Mendoza  
Traduit de l'espagnol  
par François Maspero  
Seuil  
Paris, 2014, 208 pages

ANTONIN  
VARENNE

LE GRAND  
ROMAN  
D'AVENTURES  
A ENFIN UN  
NOUVEAU  
VISAGE

«Un feu d'artifice narratif, tiré par un cousin de Jean-Christophe Rufin. Un petit trésor littéraire, tout à la fois polar brutal, périple métaphysique et grand hymne à l'esprit d'aventure. Ne vous y trompez pas, la relève du roman français est là.»

Albin Michel

Lorraine Desjarlais  
Jean-Pierre Wilhelmy

Charlotte et la  
mémoire du cœur

roman historique

Déjà en  
librairie

www.Hamacc.ca

Promotion  
à l'achat de trois livres

1<sup>er</sup> 10% de rabais\*

2<sup>e</sup> 15% de rabais\*

3<sup>e</sup> 20% de rabais\*

Du 5 au 22 juin 2014

\*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.

le Parchemin  
CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est  
Montréal (Québec) H2L 2C9, Tél. : 514 845-5243  
librairie@parchemin.ca

## LECTURES D'ÉTÉ

VOYAGE AU PAYS DES LANGUES ET DES GRAMMAIRES



L'innu est l'une des langues autochtones les plus vivantes du Québec. Sur les quelque 13 000 Innus de la province, une majorité parle toujours leur langue, à différents degrés.

MARTIN DEMASSIEUX, OPTIK360

## Une grammaire innue pour la postérité

CAROLINE MONTPETIT

C'est une langue dont les racines plongent loin avant notre ère, une langue qui a égrené ses toponymes sur un vaste territoire, de Chicoutimi, qui signifierait «*Enfin !, c'est profond*», à Natashquan, qui veut dire «*là où on va chasser l'ours*».

La linguiste Lynn Drapeau a plongé au cœur de la langue innue pour en tirer une première grammaire écrite complète. Une bible de 600 pages qui nous apprend entre autres que les substantifs de la langue innue, plutôt que de se diviser entre féminin et masculin, se répartissent entre genre animé et inanimé. Si, en général, les noms se rapportant aux humains et aux animaux sont animés, ce n'est pas toujours le cas, et il faut les apprendre par cœur... comme on le fait pour les genres en français.

Ainsi, le mot «*neige*» est un substantif animé. Comme le sont les noms qui en découlent : *ushashush* pour «*neige folle*», *mitanui* pour «*amoncellement de neige sur un conifère*», *nekaukun* pour «*neige granuleuse*» ou *kassauan* pour «*neige humide*». L'innu, explique la spécialiste, est une langue où l'ordre des mots est beaucoup plus libre et beaucoup plus complexe que ce à

quoi nous sommes habitués. «*C'est une grammaire centrée sur le verbe*.» À titre d'exemple, «*je l'entends*» se dit *tshipetatin*, «*nous l'entendons*» se dit *tshipetatinan*, et «*je vous entends*», *tshipetatinaw*, alors que «*l'autre l'entend*» se dit *petaku*.

### Lire l'innu

Lynn Drapeau a appris l'innu dans la communauté de Betsiamites, sur la Côte-Nord, où elle a passé cinq ans au début des années 1980. En 1991, elle publie un premier dictionnaire innu, qui regroupe 21 000 mots, à partir du dialecte de Betsiamites (*Dictionnaire montagnais-français*, PUQ). Vingt-trois ans plus tard, elle vient de terminer cette grammaire. Un travail de moine... Quand on lui demande ce qui l'a amenée à accomplir ce colossal travail, elle répond qu'une langue qui se perd est comme une pyramide qu'on détruit, parce que plus personne ne l'utilise. «*Presque toutes les langues orales sont en voie de disparition*, précise la linguiste. *Si une langue disparaît de la surface de la planète, c'est un patrimoine intangible qui s'évapore, dont on n'a presque plus de traces*.» Cette grammaire s'adresse au premier chef aux Innus eux-mêmes, «*parce que c'est leur langue, ce sont les premiers intéressés*». Et ensuite à

tous ceux qui s'intéressent aux langues, ainsi qu'aux scientifiques et autres linguistes.

L'innu est l'une des langues autochtones les plus vivantes du Québec. Sur les quelque 13 000 Innus de la province, une majorité parle toujours leur langue, à différents degrés. Dans certaines communautés, comme à Masteuiash au Lac-Saint-Jean, on ne trouve presque plus de locuteurs. Mais à Betsiamites, 100% de la population parle innu, poursuit M<sup>me</sup> Drapeau. Cette langue est d'abord et avant tout orale, et le passage à l'écrit, s'il a été amorcé il y a très longtemps, n'est pas aisé.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, explique M<sup>me</sup> Drapeau, les missionnaires ont écrit à l'intention des Montagnais (comme on appelait autrefois les Innus) des manuels, des livres de prières et des livres de cantiques religieux. L'habileté de lire ces livres se transmettait d'ailleurs de génération en génération. «*Les Innus avaient une certaine littérature dans leur propre langue*, explique M<sup>me</sup> Drapeau, *mais si tu sais lire un seul livre, est-ce qu'on peut dire que tu es scolarisé ?*»

### Facebook & cie

Dans un chapitre du livre *Les langues autochtones du Québec. Un patrimoine en danger* (PUQ, 2011), dirigé par

M<sup>me</sup> Drapeau, Anne-Marie Baraby aborde cette situation de l'innu écrit au Québec. «*Cette littérature innue est en effet encore peu lue par la population, probablement parce que les Innus ne maîtrisent pas encore suffisamment bien l'écrit dans leur langue. Étant scolarisés en français (ou en anglais, selon le cas), il leur est encore plus facile de lire dans ces langues plutôt qu'en innu, qu'ils contrôlent pourtant mieux à l'oral que la langue seconde. Et même dans la langue dominante, l'écrit n'est pas le moyen de communication qu'ils privilégient*», écrit-elle. S'il y a

présentement des cours de langue innue qui se donnent dans les communautés, le nombre d'heures d'enseignement n'est pas suffisant pour qu'il y ait maîtrise du système d'écriture, précise Lynn Drapeau. «*Quand je parle de tradition orale, je veux dire qu'il n'y avait pas de système de scolarisation établi comme on en retrouve dans notre société. C'était un peuple de chasseurs-cueilleurs*», précise-t-elle.

Reste que, selon elle, les langues autochtones parlées au Québec se portent bien, si on les compare avec celles du reste du Canada.

D'ailleurs, il est assez fréquent que les jeunes Innus utilisent leur langue pour communiquer sur Internet ou par Facebook. Assez pour en assurer la pérennité ? «*Je souhaite à la langue innue un avenir radieux*», conclut simplement Lynn Drapeau.

Le Devoir

**GRAMMAIRE DE LA LANGUE INNUE**  
Lynn Drapeau  
Presses de l'Université du Québec  
Québec, 2014, 644 pages

## Le vagabond des langues

Lecteur monomaniacque, linguiste autodidacte, collectionneur de grammaires, Jean-Pierre Minaudier propose un voyage à travers 864 langues

CATHERINE LALONDE

Jean-Pierre Minaudier sera heureux d'apprendre qu'une grammaire innue toute neuve vient de paraître aux Presses de l'Université du Québec (voir entretien de Caroline Montpetit ci-contre). C'est que l'homme est zinzin des langues. Lecteur monomaniacque, linguiste autodidacte, il est collectionneur de grammaires de partout. «*J'en possède à ce jour très exactement 1163, concernant 864 langues, dont 628 font l'objet d'une description complète, annonce-t-il d'emblée. Je les devore comme d'autres dévorent des romans policiers*.»

Dans *Poésie du gérondif (vagabondages linguistiques d'un passionné de peuples et de mots)*, il présente avec plaisir et humour sa passion, depuis le larcin d'une grammaire roumaine à une bibliothèque de Lyon, vers 1978 — «*je me demande ce que j'aurais trouvé à expliquer si je m'étais fait prendre avec un manuel d'albanais dans le slip, mais ce fut plus fort que moi*»... — jusqu'à son apprentissage de l'estonien et du basque, langue récalcitrante s'il en est, en passant par les réflexions stimulées par de nombreuses heures passées à flâner dans les manuels.

### M. et M<sup>me</sup> Smith

Si Ionesco s'est inspiré du manuel Assimil d'apprentissage de l'anglais pour écrire *La cantatrice chauve* en 1950 et instaurer son esthétique de l'absurde, Minaudier prône l'inverse. Il chante le sens, la cohérence des langues, même de celles qui semblent de prime abord irrationnelles. «*Toute grammaire a sa logique propre*, écrit-il, *souvent inattendue, et aussi ses incohérences, ses métaphores, ses rapprochements parfois surprenants de formes et de sons, ses courts-circuits, ses pesanteurs, ses fulgurances, bref, sa poétique, même lorsque nul Goethe, nul Supervielle, nul Gongora ne l'a retravaillée. Cette poésie spontanée, fruit de millénaires d'élaboration collective et pour l'essentiel inconsciente, m'émerveille autant que l'autre, et elle est infiniment plus méconnue*.» Minaudier s'incline ainsi respectueusement devant «*la manière imprévisible, incontrôlée*» dont une langue «*oriente notre regard sur les choses*».

### Le schizo des langues

Le livre est tissé d'une série d'anecdotes délicieuses, de particularités surlignées, d'exceptions révélatrices. C'est une ode à la diversité de la pensée et du parler. L'enchaînement même des noms d'idiome devient musique, voyage : «*Le bourouchaski se parle dans l'Himalaya, la jaqaru dans les Andes péruviennes, le yukaghir en Sibérie orientale; le tamashek est la langue des Touaregs*.» Le site Ethnologue.com vous permettra de poursuivre cette ritournelle à votre guise. Les préférées de Minaudier ? Le slavey, le navajo, l'urarina et le kwaza.

On y lira mille détails à glisser ensuite dans les cocktails, mille faits pour nourrir l'aventure imaginaire. Qu'entre la Birmanie et l'Indonésie, par exemple, dans l'archipel des Andaman, existe une ethnologie qui, par l'agressivité de ses 50 à 200 habitants et «*son absence totale d'intérêt stratégique comme de ressources naturelles*», n'aurait jamais été en contact avec le reste du monde...

### Guinness et Bescherelle

Il y a plongée plus profonde. Si un ou deux chapitres sembleront pesants au lecteur qui ne trouve pas l'analyse de phrases nécessairement tripitative, on y sent le droit de surfer. La «*chasse aux records*» déclinée par Minaudier, elle, est fort amusante. Rappelant «*que les français a 18 consonnes et 14 ou 15 voyelles*», quelle «*langue possède le plus de consonnes ? Le record absolu appartient au !xoon*», une langue parlée par 4000

personnes en Namibie et au Botswana, avec 117 ou 126 consonnes, incertitude inclarifiable car «*une oreille étrangère a bien du mal à les distinguer*»... Le montagnais, par contre, comme certaines langues polytoniennes, n'en a que huit. Le !xoon (laissez-moi le réécrire, par pur plaisir : !xoon, et un dernier pour la route : !xoon!) est aussi la langue la plus riche en voyelles, en cumulant 44. Imaginez la musique.

On passera aussi par les tons — le chinantèque, au Mexique, en possède 14 (contre 4 en mandarin), ce qui permet de siffler des phrases simples —, par les genres, les temps — l'accord du participe passé avec le verbe avoir vous semblera d'une effarante simplicité —, les clics, les façons de compter, le tout axé sur la langue orale quotidienne.

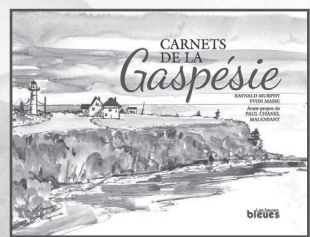
Une phrase en idiome étranger orne chaque page, petites balises graphiques. Les traductions, dévoilées à la toute fin, permettent au lecteur de pratiquer son accent en ewondo et de découvrir quelques proverbes. «*Si tu ne peux t'empêcher de te noyer, noie-toi en eau profonde*», dit-on ainsi sagement en bambara. En futunien, «*E gatolo a ulukele kae e koukoua moa: Les vers de terre rampent, mais les coqs chantent*.» En kahlka : «*Quand le cheval est en paix, c'est que l'homme est à pied*.» Et en piraha, on est bien pragmatique : «*S'il va se baigner, dis-lui de laver les vêtements*.»

Une lecture, par la grâce et le ton de Minaudier, à la fois érudite et légère, bellement éditée par l'impeccable maison Tripode, pour rêver en surtitres, toutes langues et couleurs unies.

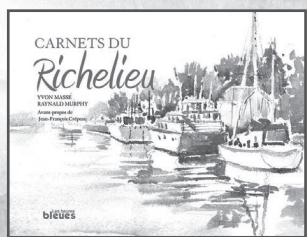
Le Devoir

**POÉSIE DU GÉRONDIF (VAGABONDAGES LINGUISTIQUES D'UN PASSIONNÉ DE PEUPLES ET DE MOTS)**  
Jean-Pierre Minaudier  
Le Tripode  
Paris, 2014, 160 pages

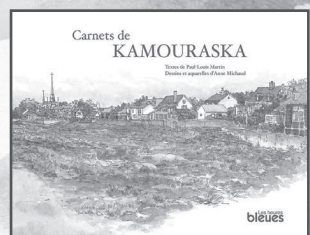
## Découvrez le Québec avec nos « Carnets ».



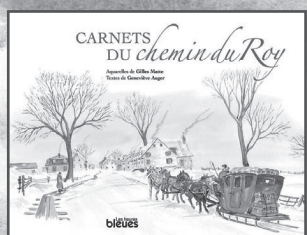
**CARNETS DE LA GASPÉSIE**  
Raynald Murphy et Yvon Masse  
Avant-propos de Paul Chanel Malenfant  
144 p., 39,95 \$



**CARNETS DU RICHELIEU**  
Raynald Murphy et Yvon Masse  
Avant-propos de Jean-François Crépeau  
144 p., 39,95 \$



**CARNETS DE KAMOURASKA**  
Anne Michaud et Paul-Louis Martin  
144 p., 39,95 \$



**CARNETS DU CHEMIN DU ROY**  
Gilles Matte et Geneviève Auger  
144 p., 39,95 \$

Les heures bleues  
Pour plus d'informations, Joignez-nous sur facebook.

**XYZ**  
éditeur

**f e**  
Également disponible en version numérique

www.editionsxyz.com



## FRÉDÉRIC BÉRARD La fin de l'État de droit ?

Préface d'Alexandre Trudeau  
Postface de Vincent Marissal

Réflexions d'un juriste indigné.

## LECTURES D'ÉTÉ

## Le corps à l'ère de la « bioéconomie »

ANTOINE ROBITAILLE

Soins de fin de vie, mères porteuses, dons d'organes, brevetage des gènes, embryons surnuméraires, etc. Dans l'actualité, les phénomènes liés aux développements biotechnologiques qui chambardent notre vision du corps se multiplient.

Si on a l'habitude de dire que « la vie n'a pas de prix », comme le rappelle la sociologue québécoise Céline Lafontaine dans son dernier essai, *Le corps-marché*, est-ce encore vrai? Sang, tissus, cellules, gènes, ovules: « *Le corps humain, mis sur le marché en pièces détachées, est devenu la source d'une nouvelle plus-value au sein de ce que l'on appelle désormais la bioéconomie.* »

Dans cet ouvrage étoffé — un véritable essai et non une collection d'articles —, la professeure à l'Université de Montréal poursuit une ambitieuse investigation sociologique. Tout a commencé pour elle avec l'analyse de l'avènement et de la popularisation de la cybernétique. En 2004, elle publiait *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine* (Seuil) où elle démontrait que la théorie de l'information de Norbert Wiener, développée dans l'après-guerre, avait une ambition bien plus grande qu'il n'y paraissait: adapter l'être humain de manière extrême à une logique de machine et, en bout de course, faire un homme nouveau. Depuis, Lafontaine suit ce filon, obstinément.

Dans son essai suivant, elle développe la thèse selon laquelle ce nouveau paradigme nous a fait basculer dans ce qu'elle a appelé « la société post-mortelle » (Seuil, 2008). D'ailleurs, ce « corps-marché » qui



YAN DOUBLET LE DEVOIR

Dans *Le corps-marché*, Céline Lafontaine déploie énergie et talent à exposer l'ampleur de questions que les comités de bioéthique se contentent trop souvent d'explorer au cas par cas.

donne son titre à l'essai « *constitue l'infrastructure économique de la société post-mortelle, dans laquelle le maintien, le contrôle, l'amélioration et le prolongement de la vitalité corporelle sont devenus les garants du sens donné à l'existence.* » Dans son récent livre, selon son habitude, Céline Lafontaine déploie énergie et talent à exposer l'ampleur de questions que les comités de bioéthique se contentent trop souvent d'explorer au cas par cas, par le petit bout de la lorgette.

## Corps social

Notre Code civil, en son article 25, stipule que « *l'aliénation que fait une personne d'une partie ou de produits de son corps doit être gratuite.* » Lafontaine démontre à quel point le grand principe inscrit dans le marbre de la loi est contredit, violé.

Nos sociétés vieillissantes et rêvant de « *santé parfaite* » ont

intégré le corps et ses composantes à la « *mondialisation capitaliste* » dans sa portion bioéconomie. Même lorsque tout est fait dans l'apparence de la gratuité et du don. Le corps (et plus souvent celui des femmes) devient un bioréacteur, un producteur de matériel naturel à exploiter. Lafontaine sait critiquer les notions souvent consensuelles (« *consentement éclairé* ») et les lieux communs qui s'imposent lorsque ces questions sont soulevées.

Si, dans ce meilleur des mondes, des problèmes de santé individuels sont réglés, certains vieux problèmes collectifs s'aggravent: « *Face aux coûts grandissants des soins et à la démultiplication des innovations biomédicales, les inégalités déjà présentes risquent de s'accroître.* »

À lire la sociologue, on pourrait croire parfois que le politique a finalement été totalement dilué dans la technique

et qu'il n'y a plus d'issue possible. Lafontaine clôt pourtant son ouvrage en appelant de ses vœux une « *nouvelle politique de la vie* » ainsi qu'« *une socio-éthique à partir desquelles chaque nouvelle avancée scientifique pourrait être jugée en fonction des conséquences sur le corps social.* » Mais comment définir une telle politique? Comment la mettre en pratique? Faire des référendums sur l'application des dernières découvertes concernant le corps? Le débat est ouvert. Et les travaux de Lafontaine nous y aideront assurément.

Le Devoir

**LE CORPS-MARCHÉ**  
LA MARCHANDISATION DE LA VIE HUMAINE À L'ÈRE DE LA BIOÉCONOMIE  
Céline Lafontaine  
Seuil  
Paris, 2014, 267 pages

## Péguy: l'ambigu soldat de la paix

Il y a cent ans, le lieutenant et poète mourut à l'aube de la Première Guerre mondiale

MICHEL LAPIERRE

Une balle allemande en plein front fait taire pour toujours un lieutenant de réserve français qui, en 1914, debout, crie de tirer à ses hommes craintifs, dans un champ de betteraves près de Paris. Un vers de cet homme, aussi poète, acquiert là une vibrante authenticité: « *Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu.* » Si Charles Péguy, qui l'a écrit dans *Ève* (1913), est moins moderne en

poésie que son contemporain Guillaume Apollinaire, sa voix reste aussi vraie.

Jean-Pierre Rioux, historien de la France de l'époque, nous en convainc dans *La mort du lieutenant Péguy*. Certes, il souligne que celui-ci, pourtant socialiste dans l'âme et dreyfusard, ne pardonna jamais à un homme de tendance politique semblable, le tribun Jean Jaurès, de s'être opposé à la guerre par pacifisme et internationalisme. Mais il insiste davantage sur la déclaration que Péguy fit à une grande amie: « *Je pars soldat de la République, pour le désarmement général, pour la dernière des guerres.* »

Par ce poignant paradoxe, le fils du peuple rêve de se bat-



AGENCE FRANCE-PRESSE

« *Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu.* », a écrit le lieutenant et poète Charles Péguy.

tre, au péril de sa vie, pour la patrie « *charnelle* » afin de réconcilier le monde entier. Ses mots d'adieu permettent de mieux comprendre la triste nécessité que prêche l'un des personnages paysans et médiévaux de son *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1910): « *Pour tuer la guerre, il faut faire la guerre.* »

## Courants contraires

Fils d'un menuisier et d'une rempailleuse de chaises, Péguy, en particulier dans son essai *L'argent* (1913), s'identifie au « *peuple de l'ancienne*

France », qu'il décrit comme un « *admirable monde ouvrier et paysan* ». Il préfère le patriotisme militaire inné de ces gens simples, chrétiens naïfs, au pacifisme et à l'internationalisme de la gauche intellectuelle et embourgeoisée que Jaurès incarne à ses yeux.

Cette attitude trahit l'ambiguïté de sa pensée. Chez Péguy, la probité ouvrière et le sens communautaire du devoir, rempli jusqu'au sacrifice, entretiennent, hélas, une confusion entre la conscience sociale progressiste et le populisme réactionnaire!

Collaborateur  
Le Devoir

**LA MORT DU LIEUTENANT PÉGUY**  
5 SEPTEMBRE 1914  
Jean-Pierre Rioux  
Tallandier  
Paris, 2014, 272 pages

Comme Rioux l'explique, l'écrivain influencera des courants opposés.

Si des catholiques de gauche, comme Emmanuel Mounier et Albert Béguin, célébreront la fraîcheur populaire de sa poésie et la franchise évangélique de ses écrits de combat, d'autres, comme le maurassien Henri Massis, aimeront l'ordre conservateur que supposait son culte fantasmagique du Moyen Âge.

En 1913, l'année où Péguy salue, à l'ancienne, la cathédrale de Chartres, « *épi le plus dur qui soit jamais monté* », Apollinaire chante à Paris, sur un ton nouveau, la tour Eiffel et « *le troupeau des ponts* » qui « *bêlent* ». Péguy croyait participer à la dernière des guerres, mais, ironiquement pour lui, une deuxième hécatombe mondiale, de 1939 à 1945, encore plus horrible que la première, sévira, car Hitler aura mythifié une race, plus populaire que bourgeoise, et un passé très lointain.

## L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

PAUL AUSTER  
ET J. M. COETZEE

## Ici &amp; maintenant

Correspondance (2008-2011)

Traduit de l'anglais (États-Unis et Australie)  
par Céline Curliot et Catherine Lauga du Plessis

« Passionnante correspondance. »

Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Pépite épistolaire. »

Elisabeth Philippe, *Vanity Fair*Paul Auster  
J. M. Coetzee

Ici &amp; maintenant

Correspondance (2008-2011)



SARA LAZZARONI

## Patchouli

« Tomber sous le charme d'un premier roman. Ça n'arrive pas si souvent. Se dire que ce tout petit roman d'une petite centaine de pages marque le début d'une œuvre. Y croire. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

NOAH RICHLER

## De la fleur au fusil

Le Canada s'en va-t-en guerre

Traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

« Cet ouvrage bien documenté décrit en profondeur les dessous de ce "retournement de situation proprement sidérant". [...] Richler plaide pour un renouveau de la puissance douce du Canada, qui passerait entre autres par la constitution d'un régiment exclusivement dédié aux missions de paix et d'un collège pour en former les membres. »

Claude Lévesque, *Le Devoir*PAUL-ÉMILE ROY  
ET PIERRE VADEBONCŒUR

## L'élève et son professeur

Correspondance (1997-2010)

« Le livre de Vadeboncoeur-Roy est fascinant tout du long. On peut le lire pour rencontrer une époque; on le lira aussi pour la pensée, enfin peut-être, pour y prendre une très belle leçon d'écriture. »

Gilles Marcotte, *L'Inconvénient*

## À LA PLAGE OU SUR LE BALCON, JE LIS SÉMAPHORE

JEAN-FRANÇOIS AUBÉ

## Les yeux de la Nation

NOUVELLES | 117 PAGES | 16,95 \$

Des nouvelles grinçantes, ironiques, qui ont du chien, du style! Il est drôle, cinglant, sardonique! C'est jouissif!

— FRANCE BOISVERT,  
*Le pays des livres,*  
Radio Ville-Marie

FREDERICK LETIA

## Les chroniques de l'inquiétude

NOUVELLES | 131 PAGES | 17,95 \$

Scrutant les ressorts de ce mal éminemment moderne, Frederick Letia témoigne de notre étonnante facilité à nous dérober, voire à manipuler autrui ou à céder à la panique.

LEMÉAC

Conseil des arts  
du Canada  
Conseil des arts  
for the Arts

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

LES ÉDITIONS  
Sémaphore

NOS GRANDS CRUS 2014

www.editionssemaphore.qc.ca

## LECTURES D'ÉTÉ

## VOYAGE LITTÉRAIRE EN ACADIE



Vue sur le village acadien de Grande-Anse, au Nouveau-Brunswick

TOURISME NOUVEAU-BRUNSWICK / SKEEZIX1000 / CC (PHOTO RECADRÉE)

## Visions de l'Acadie



LOUIS CORNELIER

En 2004, les Acadiens célébraient le 400<sup>e</sup> anniversaire de naissance de l'Acadie. L'année suivante marquait le 250<sup>e</sup> anniversaire de la Déportation. À ces occasions, des commémorations ont été organisées au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse. L'historien Ronald Rudin, professeur à l'Université Concordia et auteur, notamment, de *Faire de l'histoire au Québec* (Septentrion, 1998), une indispensable histoire des historiens québécois, a participé à ces événements.

Son objectif était d'*«étudier les récits que l'on présentait, afin de comprendre pourquoi certains aspects du passé sont évoqués alors que d'autres sont oubliés»*. Dans *L'Acadie entre le souvenir et l'oubli*, une riche monographie de ces commémorations dont la version anglaise a remporté d'importants prix au Canada, Rudin montre, en détail, que le passé que se racontent les gens reflète leur situation contemporaine.

En 2004, les dirigeants acadiens sont animés par la volonté de doter leurs compa-

triotés d'un nouveau mythe fondateur *«qui n'appartient pas à eux»* et qui leur permettrait d'*«illustrer la différence acadienne»* en se distinguant des Québécois. Ce nouveau récit originel insiste donc sur la fondation de la première colonie française dans les Amériques, en 1604, sur la petite île Sainte-Croix, située entre le Nouveau-Brunswick et le Maine, par Pierre Dugua, sieur de Mons. En faisant de ce dernier le père de l'Acadie, les Acadiens relativisent le rôle de Champlain dans leur histoire et se décrètent premiers Français d'Amérique, une prise de position qui ne va pas sans irriter les Québécois. L'histoire, on le voit, n'est pas figée et se prête à des relectures liées à des enjeux identitaires et politiques.

Rudin constate toutefois que la volonté d'instaurer ce nouveau mythe fondateur, dans le but de remplacer la Déportation dans la définition de l'identité acadienne, qu'on souhaite ainsi moderniser, n'a pas eu beaucoup de succès. Les Acadiens, aujourd'hui, vivent principalement au Nouveau-Brunswick, et l'île Sainte-Croix, désormais américaine, n'a plus d'écho dans leur quotidien. Champlain, de plus, demeure pour eux un personnage plus signifiant que

Dugua, alors que la Déportation reste *«l'événement clé de leur épopée nationale»*. Une telle mémoire collective n'est pas facile à modifier.

## Oubli et résistance

En 2005, le 250<sup>e</sup> anniversaire du Grand Déplacement a fait ressortir d'autres enjeux liés à la mémoire. Au moment du bicentenaire, en 1955, les Acadiens commémorent la Déportation, mais leur fragile situation nationale leur impose de manier les euphémismes pour ne pas déplaire aux anglophones. On ne parle plus de Déportation, mais de *«l'épreuve du peuple acadien»*.

En 1979, qui marque le 375<sup>e</sup> anniversaire de l'Acadie, le contexte est différent. En quête de «normalité», les Acadiens du Nouveau-Brunswick veulent en finir avec ce récit victimaire et mettre l'accent sur ceux de leurs ancêtres qui, à l'époque, sont restés en Acadie, notamment avec l'aide de leurs alliés micmacs.

En 2005, le déchirement mémoriel dure toujours. Pendant que certains mènent le combat pour obtenir des excuses publiques de la part du Ca-

nada et de la Grande-Bretagne pour la Déportation (en 2003, une proclamation royale reconnaîtra mollement les «faits» en faisant silence sur les responsabilités), d'autres formulent des invitations à tourner la page afin de passer à autre chose.

*«Le fait est qu'il ne faut jamais oublier, et pourtant nous devons oublier [...]»*, déclara

«Le fait est qu'il ne faut jamais oublier, et pourtant nous devons oublier [...], déclara le poète Herménégilde Chiasson

par exemple le poète Herménégilde Chiasson, alors lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick. *«J'entends par là qu'il ne faut pas oublier, car il s'agit d'un événement historique, mais il faut oublier parce que la vie continue [...]»* Pour surmonter cette double contrainte, explique Rudin, certains ont proposé d'intégrer au récit de la Déportation *«l'idée de résistance»*, afin d'éloigner les lamentations. Les Acadiens, après tout, ont survécu à cette tentative de génocide.

Livre monumental qui fait le tour des enjeux historiques et identitaires de ces commémorations acadiennes en traitant aussi des points de vue des anglophones et des Premières Nations (Passamaquoddy et Micmacs), *L'Acadie entre le*

*souvenir et l'oubli* est aussi une forte réflexion *«sur les divers usages du passé à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle»*. Détaillé jusqu'à l'exhaustivité, ce solide ouvrage, qui ne nous épargne aucune des tractations politiques liées à ces événements commémoratifs, n'est toutefois pas sans longueurs et s'adresse donc quasi exclusivement aux connaisseurs ou aux passionnés de l'histoire acadienne.

## Modernité

Si l'Acadie a vécu sa Révolution tranquille politique en 1960 avec l'élection de Louis Robichaud au poste de premier ministre, elle est entrée dans la modernité littéraire et artistique en 1972, année de la fondation des Éditions d'Acadie et d'un intense bouillonnement culturel. C'est là la thèse que développe le journaliste et professeur David Loneran, Québécois de naissance et Acadien d'adoption, dans *Acadie 72. Naissance de la modernité acadienne*, un stimulant essai qui nous permet de revivre ce bel élan d'affirmation.

Liés à l'Université de Moncton, fondée en 1963, des intellectuels acadiens inspirés par le nationalisme et le marxisme souhaitent alors en finir, comme l'écrit le sociologue Camille Richard, avec le *«défaitisme sécuritaire»* de leur peuple. Cet élan,

parfois accompagné d'une volonté d'annexion au Québec, s'exprimera avec énergie dans les œuvres des poètes Raymond Guy LeBlanc, Jacques Savoie, Ronald Després et Herménégilde Chiasson, de même que dans l'œuvre d'artistes et de cinéastes comme Claude Roussel et Léonard Forest.

L'Acadie, dans ces années d'effervescence, prend la parole et clame son désir d'émancipation moderne, sans renier son passé, ainsi qu'en témoignent les œuvres d'Antonine Maillet, d'Edith Butler et d'Angèle Arsenault. *«Tout ce mouvement de changement se vivra dans la joie et l'espérance»*, rappelle avec enthousiasme un David Loneran ému et un brin nostalgique.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

**L'ACADIE ENTRE LE SOUVENIR ET L'OUBLI**  
UN HISTORIEN SUR LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE  
Ronald Rudin  
Traduit par Daniel Poliquin Boréal  
Montréal, 2014, 448 pages

**ACADIE 72**  
NAISSANCE DE LA MODERNITÉ ACADIENNE  
David Loneran  
Prise de parole  
Sudbury, 2013, 158 pages

## Des poètes acadiennes

HUGUES CORRIVEAU

Je ne vous encouragerai jamais assez à lire la lumineuse préface de Monika Boehringer à son essentielle anthologie qui s'attarde à tracer un parcours historique et éclairant sur l'évolution de la poésie des femmes en Acadie. Non seulement y relit-on des textes fondateurs et attendus, mais nous découvrons, au détour de poèmes marquants, des voix incisives et fortes. C'est peu dire qu'il nous fallait ce livre pour accéder à la dynamique intérieure d'une littérature constamment foisonnante.

Des surprises, disais-je? Certes, et non des moindres, quand on découvre deux poèmes inédits d'Antonine Maillet qu'on n'attendait pas là mais qui, manifestement, y ont une place heureuse. Ses deux textes, *Éloge des mots* et *La complainte du soldat inconnu*, transcendent et portent loin un engagement indéfectible et bien connu. Monika Boehringer a donc su dénicher les perles rares, mais aussi nous proposer des voix résolument ancrées dans une détermination vitale, perceptible à travers l'histoire d'une nation jamais en perte de langage, jamais soumise à la fatigue ontologique. Tout comme cette présence incontournable de l'immense France Daigle dont les poèmes sont encore épars, alors qu'elle précise: *«Tout le monde est ici de plein*

*droit / Mais certains ont les droits plus pleins que d'autres / Cela s'entend / [...] / Car silence et culture ne font pas bon ménage / La culture est une chose appréciable / Qu'il faut apprécier à voix haute / Sinon elle s'enlise et s'endort dans la nuit des temps»*. C'est bien contre le sommeil historique que cette anthologie vient s'imposer.

Imposer la langue et dissiper la «brume», comme le dit Georgette Leblanc, car *«il y a de quoi dans sa présence / elle nous habille / elle marque un territoire qu'ej reconnaissons pus / dans un silence qui mire la noirceur»*. Il faut donc à tout prix faire la lumière sur l'Histoire et cette écriture qui inscrivent la voix-femme-poète au plus près des réalités. Ce livre est comme une réponse à la demande criante de la jeune poète de 22 ans, Monica Bolduc, qui supplie: *«Ramène-moi à la case départ / Qu'on me réhydrate / Qu'on me reconstruise / Avec un basement plus solide»*. Cela passe sans doute par la mémoire, par une mise en place de la parole advenue.

Collaborateur  
Le Devoir

**ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE DES FEMMES EN ACADIE XX<sup>e</sup> ET XXI<sup>e</sup> SIÈCLES**  
Préparée par  
Monika Boehringer  
Perce-Neige  
Moncton, 2014, 266 pages

<p><b>ENTRE MES MAINS LE BONHEUR SE FAUFILE</b> AGNÈS MARTIN-LUGAND</p> <p>Depuis l'enfance, Iris a une passion pour la couture. Mais ses parents n'ont toujours vu dans ses ambitions qu'un caprice. Et Iris, la mort dans l'âme, s'est résignée. Mais une révélation va la pousser à reprendre son destin en main. Portrait d'une femme en quête de son identité, ce roman nous entraîne dans une aventure diabolique dont, comme son héroïne, le lecteur a du mal à se libérer.</p>	<p><b>LA FEMME DE L'AVIATEUR</b> MELANIE BENJAMIN</p> <p>Lorsque la jeune et timide Anne Spencer Morrow fait la connaissance du célèbre aviateur Charles Lindbergh, dont toutes les femmes rêvent, elle n'imagine pas une seconde pouvoir le séduire. Non seulement le héros la demande en mariage, mais elle devient bientôt une aviatrice confirmée, doublée d'une exploratrice. Féministe et écrivaine reconnue, Anne Morrow Lindbergh s'est battue pour affirmer son existence de femme libre.</p>	<p><b>LE GARDE, LE POÈTE ET LE PRISONNIER</b> LEE JUNG-MYUNG</p> <p>Pénitencier de Fukuoka, Japon, 1944. Dans ce sombre lieu dont peu sortent vivants, le gardien Sugiyama, réputé pour sa cruauté bestiale, vient d'être assassiné. Le jeune conscrit Watanabe est chargé de l'enquête. En reconstituant les derniers mois du gardien, il met au jour l'étrange relation qui s'est nouée entre la brute Sugiyama et un jeune poète coréen condamné pour «écrits séditeux». Inspiré par la vie du poète Yun Dong-ju, adulé en Corée, le garde, le poète et le prisonnier est un plaidoyer passionné pour le pouvoir de rédemption de la littérature.</p>	<p><b>LA VIE CACHÉE DE FIDEL CASTRO</b> JUAN REINALDO SÁNCHEZ</p> <p>Les révélations explosives de son garde du corps personnel</p> <p>Jamais personne, jusqu'à présent, n'avait raconté la vie de Fidel Castro «vue de l'intérieur». Chargé de sa protection pendant presque deux décennies, Juan Reinaldo Sánchez a pu découvrir les arcanes de cette vie cachée. Car tout est caché autour de Castro. On croyait tout savoir de l'aventure cubaine et de Fidel Castro Ruz. Il nous faut désormais reconsidérer notre vision des choses à l'aune de ce témoignage exceptionnel.</p>

Michel LAFON